

Prologue

L'homme ouvrit les yeux. La tête lui tournait, probablement à cause de la drogue qu'il avait ingérée. Combien de temps était-il resté inconscient ? Il tenta de rassembler ses souvenirs, en vain.

Il aurait voulu se mettre debout, mais il sentit que ses jambes ne pourraient pas le porter. C'était comme si des milliers de fourmis couraient de la pointe de ses pieds jusqu'à la limite de son bas-ventre. La potion devait être diablement forte. Il regretta aussitôt d'avoir évoqué Belzébuth et caressa machinalement la petite croix en or qui pendait à son cou. Le contact avec la relique dont l'une des branches était cassée ne le rassura qu'à moitié.

Au prix d'un énorme effort, il parvint à se redresser sur les coudes. Il scruta la pièce en plissant les yeux. Seules quatre lampes à huile produisaient une faible lueur tremblotante qui n'éclairait guère que les murs auxquels elles étaient accrochées. Tout le reste de la cellule était plongé dans l'obscurité. L'homme avait l'impression d'être enveloppé d'une sorte de brouillard. Il s'aperçut qu'il ne portait plus ses lunettes à monture d'or, un cadeau offert par Napoléon en personne.

Il tâtonna autour de lui pour tenter de retrouver les bésicles, mais ses doigts ne rencontrèrent que la terre humide du cachot.

Un bruit imperceptible, pas plus fort que le bruissement d'une étoffe que l'on froisse, attira son attention. Il retint son souffle pour mieux écouter. Il n'était pas seul !

— Qui est là ? Il y a quelqu'un ? Répondez-moi ! Il y a quelqu'un ?

Il n'obtint pas de réponse, mais le bruit devint plus net, c'était comme une respiration. Son cœur s'emballa dans sa poitrine.

Quelques larmes coulèrent de ses yeux myopes et glissèrent le long de ses joues lorsqu'il sentit le souffle chaud se poser sur sa nuque. Et puis il y avait la terrible puanteur de cette haleine, une odeur mêlée de bouc et de cadavre en décomposition, qu'il reconnut immédiatement.

Il baisa le col de sa soutane, comme si ce geste dérisoire pouvait le sauver. Il avait fustigé ses paroissiens qui depuis quelques mois s'inquiétaient de ces stupides histoires de sorcellerie et de diablerie qui circulaient dans la région. Il le regrettait à présent. Mais, en réalité, il le savait, son destin avait été scellé lorsque le petit homme était venu se confesser.

Serrant sa croix, il se retourna lentement pour affronter la mort en face, avec bravoure, comme il l'avait toujours fait durant ses années d'aumônerie militaire. Mais lorsque son regard croisa les yeux jaunes dans lesquels dansaient des flammes, la peur le submergea, son courage l'abandonna et il hurla de terreur.

I

Le mois de février 1808 fut particulièrement froid. Une neige épaisse avait recouvert les routes et les chemins du Vaucluse. Ce manteau d'un blanc immaculé cachait l'état misérable des chaussées que les maires des communes avaient, depuis longtemps, renoncé à entretenir. Il faut dire que les édiles avaient bien d'autres chats à fouetter à cause des querelles qui opposaient leurs administrés. Certains encensaient l'Empereur, d'autres criaient « Vive la République ! », d'autres encore réclamaient à cor, à cri et à coups de poing le retour de la royauté.

Au milieu de ces hommes et de ces femmes enflammés par la passion s'étaient glissées des canailles qui profitaient de la confusion politique pour se remplir les poches en détroussant bourgeois, voyageurs et propriétaires terriens.

Plus d'une voiture avait brisé ses essieux dans ces ornières traîtresses et leurs occupants s'étaient retrouvés naufragés au beau milieu de ce pays peuplé de loups et de brigands. Certains s'en sortaient, mais d'autres n'étaient jamais arrivés à destination et il était probable que leurs cadavres fussent encore en train de pourrir quelque part, dans ces épaisses forêts ou dans ces marécages insalubres qui empuantissaient le département. Le vent lança une bourrasque un peu plus

forte que les autres, faisant tournoyer les flocons blancs qui tombaient d'un ciel gris anthracite.

Les deux cavaliers remontèrent le col de leurs épais manteaux de laine noire pour se protéger du froid qui mordait les chairs à nu.

De la vapeur s'échappait des naseaux de leurs montures qui avançaient péniblement dans la neige. Hommes et chevaux étaient recouverts d'une épaisse pellicule de givre.

De ces deux voyageurs, on ne pouvait dire grand-chose, à cause des grosses pelisses dans lesquelles ils étaient emmitoufflés.

Soudain, l'un des chevaux fit un écart. La bête se montrait nerveuse. L'homme tira doucement sur la bride et lui flatta l'encolure pour la rassurer. Son compagnon immobilisa également son cheval et tous deux prêtèrent l'oreille aux bruits alentour.

La forêt paraissait étrangement calme et silencieuse, mis à part ces légers crissements dans les halliers. Ces bruits feutrés résonnaient aux oreilles des deux voyageurs aussi forts que des roulements de tambour. On marchait sous le couvert du bois. C'était une approche lente et furtive, comme celle d'un prédateur en chasse. Mais cet animal-là se déplaçait sur deux pattes et c'était le plus dangereux de tous.

Les bêtes piaffèrent lorsque les hommes sortirent du bois.

Ils étaient sept en tout, vêtus de guenilles, les visages dissimulés derrière des foulards en pointe. Les bandits étaient armés de piques et de fourches. L'un d'eux tenait une vieille pétoire qu'il pointa en direction des voyageurs.

— La bourse ou la vie, mes bourgeois, et aussi vos chevaux et vos bons manteaux. Rendez-vous et on vous laissera peut-être vos sous-vêtements, dit-il sur un ton qui se voulait assuré.

Le plus petit des deux cavaliers baissa la tête en soupirant. Il brossa la crinière de sa monture du plat de la main, comme pour en chasser la neige. Puis il s'adressa au malandrin qui le menaçait de son tromblon.

— Mais il y a un problème là.

Le brigand, un peu décontenancé par le calme et l'aplomb de sa victime, balbutia :

— Co... comment un problème ?

— Tu vas devoir venir les chercher toi-même, nos bons manteaux.

L'homme, éberlué, baissa son arme rouillée. Il se retourna vers ses acolytes, regarda à nouveau le cavalier toujours aussi calme et éclata une nouvelle fois de rire.

— Mon bon bourgeois, on est peut-être des rustres, mais on dirait que vous avez besoin de retourner à l'école, car nous sommes sept et vous n'êtes que...

Il n'eut pas le loisir de terminer sa phrase. Un coup de feu claqua dont l'écho se répercuta sans fin dans la campagne enneigée.

Le bandit fixa d'un air stupide le cavalier qui tenait un pistolet dont le canon fumait encore dans l'air glacé du petit matin. Un filet de sang coulait dans ses yeux depuis le trou béant que la balle lui avait fait en plein front. Lentement, il tomba à genoux et s'effondra, face contre terre, dans la neige qui se mit à rougir et à fondre en se mêlant au sang.

Les autres restèrent pétrifiés. Un freluquet, éclaboussé par la cervelle de son chef, tremblait de tous ses membres, on entendait ses mâchoires s'entrechoquer. Le tireur sortit un autre pistolet de ses fontes, tandis que son compagnon brandissait également deux armes de gros calibre, deux Gribeauval dont les crosses étaient richement ornées.

Les bandits semblaient comme figés, jamais une attaque ne s'était déroulée ainsi.

Soudain, quatre gendarmes à cheval surgirent sur la route par laquelle étaient arrivés les deux cavaliers. Ils mirent pied à terre et se ruèrent sur les canailles qui, stimulées par leur arrivée, s'éparpillèrent comme un vol de passereaux devant un épervier. Ils furent vite rattrapés, menottés et démasqués. Le plus vieux n'avait pas vingt ans.

Un brigadier se pencha sur le cadavre encore chaud, qu'il retourna. Le foulard avait glissé. Là encore, c'était un tout jeune homme.

— Seigneur, murmura le gendarme en se signant, c'était un môme.

— Bon sang ! Je le connais, c'est le fils de Clézardin, le meunier du Thor. Ça lui pendait au nez à ce merdeux ; il n'avait que seize ans, mais une carrière déjà bien remplie, dit un autre gendarme.

— Eh bien, capitaine Saint-Vérand, vous venez de mettre hors d'état de nuire une sacrée bande de fripouilles ! Mais en principe vous deviez nous attendre au relais de poste du Thor, pourquoi êtes-vous parti sans nous ? Vous auriez pu y laisser votre peau... Lieutenant Henri Joubert, ajouta-t-il en tendant la main au cavalier qui venait de mettre pied à terre.

Joubert était un homme assez petit, au visage rond, qui arborait de gros sourcils broussailleux sous la visière de son tricorne.

Le capitaine Saint-Vérand serra la main tendue, mais ne répondit pas. Il s'approcha du cadavre de Clézardin. Il ouvrit son col pour pouvoir se pencher sur le corps du bandit. Le gendarme fut surpris de découvrir un visage banal, presque juvénile.

Un détail attira l'attention de Saint-Vérand. Sur la poitrine du mort, dont le paletot crasseux s'était ouvert au moment où il s'était écroulé, brillait une petite croix dorée. Il la lui arracha sans ménagement. Il la tourna, la retourna, l'observa

sous tous les angles et remarqua que l'une des branches était cassée. Il exhiba l'objet devant le visage de son compagnon qui venait de le rejoindre.

— Affaire classée alors, dit l'homme sur un ton enjoué. On retourne à Paris ? Il y a une certaine demoiselle qui m'attend avec impatience, je crois.

— Trop simple, Passe-partout, vraiment trop simple, ta dulcinée va devoir se consoler dans les bras de ses autres clients, murmura Saint-Vérand.

— Et m... je sens qu'on va rester dans ce trou à rat un bon moment.

— Lieutenant... Joubert, c'est ça ? Que pouvez-vous me dire sur cette bande de joyeux drilles ? demanda Saint-Vérand en désignant du menton les gamins menottés qui n'en menaient pas large.

— Eh bien, mon capitaine, nous cherchions à les coincer depuis plusieurs mois déjà. Celui que vous avez abattu était leur chef. On ne connaissait pas son identité... jusque-là, mais à lui seul il a tué quatre personnes, dont une fillette qu'il a brûlée vive devant ses parents en juin dernier.

Saint-Vérand inspira à pleins poumons l'air glacé de cette fin de matinée. *La barbarie, toujours la barbarie, ça ne finirait donc jamais.*

— Quoi d'autre ? questionna-t-il.

Le lieutenant se racla la gorge.

— Nous pensons qu'ils avaient un chef plus âgé et plus expérimenté qui tirait les ficelles dans l'ombre. Leurs attaques étaient trop bien organisées pour une bande de va-nu-pieds.

— Je vais les interroger tout de suite, décréta le policier en désignant les prisonniers qui tremblaient autant de froid que de peur.

Il se dirigea vers les bandits dont certains étaient en larmes.

— Ôtez les menottes à celui-ci ! ordonna-t-il à l'un des gendarmes, en pointant du doigt le plus âgé de la bande, qui le fixait droit dans les yeux, comme pour le défier.

Le militaire regarda son chef qui hocha la tête.

Saint-Vérand saisit le voyou par le col et le poussa durement vers le couvert de la forêt, suivi de Passe-partout.

— Mais, capitaine, que faites-vous ? s'inquiéta le lieutenant.

— Je vais faire mon boulot. Je veux savoir qui leur donne leurs ordres et, selon ses réponses, peut-être que je ne lui collerai pas une balle dans la tête.

Le jeune type, pas très rassuré, afficha tout de même un rictus méprisant et lança un crachat qui atterrit sur les bottes du policier. Il reçut une gifle qui le fit vaciller. Il se redressa, toujours hautain. Saint-Vérand l'obligea à avancer d'un grand coup de botte dans le postérieur.

Les deux hommes et le gamin disparurent dans les fourrés.

Joubert s'adressa alors aux prisonniers :

— Bon sang, bande de merdeux, je vous déconseille de faire les malins avec ces deux types, ils ne rigolent pas, vous pouvez me croire.

Le plus jeune de la bande éclata en sanglots. L'un des gendarmes, le sergent Zaino, un grand type au visage mauvais, lui décocha une gifle qui le projeta à terre.

— C'est trop tard pour pleurer, il fallait réfléchir avant, espèce de morveux. Maintenant on va sûrement te couper la...

Sa phrase resta en suspens. Un coup de feu claqua et tous sursautèrent.

Quelques secondes plus tard, Saint-Vérand ressortit de la forêt, seul.

— Mais que s'est-il passé ? hurla le lieutenant.

— Il n'a pas voulu coopérer, répondit-il calmement. Libérez celui-ci.

Il désigna le gamin toujours à terre, qui se mit à brailler.

— Mais, mon capitaine, vous... vous n'avez pas le droit.

Le policier fixa le gendarme un court instant avant de répondre ;

— Lieutenant, ici j'ai tous les droits, alors, libérez-moi cette foutue déjection !

— Pitié, monsieur, pitié, pleura le gamin en se traînant dans la neige. C'est vrai, il y a un chef, mais il n'y avait que Clézardin qui le connaissait, nous, on ne l'a jamais vu. On sait juste que c'est un monsieur de L'Isle. Je vous jure que c'est vrai.

— Très bien, je te crois, tu as trop peur pour me mentir, mais je veux savoir où vous avez eu ceci, souffla le policier en saisissant le gamin au col.

Il le souleva de terre sans effort et planta son regard dans celui, affolé, du jeune garçon. Il lui montra la petite croix en or.

— C'est une récompense qu'a eue Clézardin du chef, mais je vous jure qu'on ne l'a jamais vu, monsieur, on ne sait pas qui c'est.

Saint-Vérand lâcha le gamin qui retomba à genoux dans la neige.

À cet instant, Passe-partout apparut en poussant devant lui le grand gaillard qui avait perdu de sa superbe.

Le lieutenant eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous lui. Il poussa un soupir de soulagement ; non pas que la vie de ce voyou lui importait, mais il détestait les exécutions sommaires, il en avait déjà trop vu.

— Allez, on emmène tout ce petit monde au cachot, ils seront jugés tantôt, dit-il.

— Un instant ! répondit Saint-Vérand. Enlevez tout de même les menottes à celui-ci. Il désigna le gamin, recroquevillé à ses pieds.

Le lieutenant fit signe à l'un de ses hommes, qui obéit presque à contrecœur et retira ses fers à l'enfant.

Le policier prit le môme par les cheveux.

— Tu t'appelles comment ?

— Mon nom est Jean Raoux, mais on me dit Jean l'anguille, parce que je peux me faufiler partout.

— Et tu as quel âge ?

— J'ai neuf ans, monsieur le capitaine.

— Eh bien, Jean l'anguille, regarde bien, dit-il en forçant le gamin à se mettre à genoux près du cadavre de Clézardin.

Le petit hurla lorsque le policier l'obligea à poser ses lèvres contre celles de la dépouille déjà glacée qui le regardait fixement avec des yeux vitreux. L'enfant vomit sur son ancien chef.

— Tu vois, Jean l'anguille, ce garçon c'est toi si je te retrouve un jour sur ma route. Aujourd'hui, c'est ton jour de chance, je vais te faire raccompagner chez tes parents par un gendarme, mais ça ne t'arrivera qu'une fois dans la vie. Alors, profite-en bien.

— Mais, monsieur le capitaine, mon père va me bastonner à me rompre les os, si je rentre avec un gendarme.

— Je l'espère bien, dit Saint-Vérand en relâchant la pression sur la nuque de l'enfant qui roula sur le côté pour vomir une nouvelle fois.

Joubert s'approcha. Il était blême.

— Il faut repartir, capitaine.

— J'ai toujours dit que tu étais un grand sentimental,

chuchota Passe-partout à l'oreille du capitaine, avant de se mettre en selle.

Les trois gendarmes, qui étaient restés en retrait, un peu surpris par la brutalité du policier parisien, enchaînèrent les bandits les uns aux autres avant de remonter sur leurs chevaux.

L'équipage se mit en route. Saint-Vérand et Joubert chevauchaient en tête, Passe-partout les suivait, puis venaient les six lascars – le petit Jean avait été remis aux fers pour le trajet – et les trois gendarmes qui fermaient la marche.

— Savez-vous où vous allez loger, capitaine ? demanda Joubert en se tournant vers le policier.

— On nous a conseillé l'auberge du Saule, répondit Passe-partout, s'invitant dans la conversation.

— C'est une bonne auberge, mais ma sœur possède une grande maison dans laquelle elle loue parfois des chambres. C'est une honnête femme de pêcheur, veuve depuis presque dix ans, qui a un enfant à charge. Comme les temps sont durs, pour elle et son fils, j'avais pensé...

— Va pour une chambre chez votre sœur, répondit simplement Saint-Vérand.

Le visage du lieutenant s'éclaira.

— Vous verrez, vous serez comme des coqs en pâte, de plus c'est une excellente cuisinière. Et puis vous serez directement en ville, dans le quartier de Bouigas, c'est le quartier des pêcheurs. Ce sont de braves gens, un peu forts en gueule et parfois pas très respectueux de la loi, mais vous n'aurez aucun problème avec eux.

Passe-partout soupira derrière son grand col de laine. Il n'appréciait pas trop les honnêtes femmes. Il les préférait catins et légères de la cuisse.

En plus, veuve depuis dix ans, ce doit être un laideron, pensa-t-il.

Il se dressa sur ses étriers, en appui sur l'encolure de sa monture pour interpeller Joubert.

— Dites-moi, lieutenant, y a-t-il au moins quelques lieux de distraction dans votre ville ?

— Nous avons plusieurs bistrots dans lesquels vous pourrez jouer aux cartes et même un bordel, à moins que vous ne préféreriez la musique, auquel cas nous avons une chorale paroissiale de belle qualité.

Passe-partout ignora le ton ironique du gendarme. De toute manière, il n'appréciait pas ce type. Il se rassit sur sa selle. Le simple mot bordel l'avait mis en joie.

Le convoi progressa ainsi durant près d'une heure. Le cadavre du fils Clézardin avait été jeté en croupe comme un vulgaire paquet bien ficelé sur la monture du gendarme qui chevauchait en queue. On lui avait enveloppé la tête dans sa chemise pour éviter de répandre les restes de sa cervelle en bouillie sur la route, ce qui n'aurait pas manqué d'attirer les bêtes sauvages.

À une demi-lieue de la ville, ils sortirent de la forêt. Ils croisèrent des hommes, fusil à l'épaule. Seuls quelques chasseurs avaient osé s'aventurer au-dehors, par ce temps, et suivaient la piste encore fraîche d'un lièvre ou d'un perdreau.

Les hommes se découvrirent et se signèrent au passage du convoi, en apercevant le sinistre bagage qui ballottait au rythme du pas du cheval de queue. L'un d'entre eux cracha sur le sol gelé. Il aurait été bien difficile de dire si ce geste de mépris visait les bandits ou les gendarmes ou peut-être les deux. Ici, on n'appréciait ni les uns ni les autres. Ce qui est sûr, c'est que les deux cavaliers de tête, montés sur des bêtes plus hautes et plus racées que celles de la maréchaussée,

les intriguaient avec leur allure martiale et leur col remonté jusqu'aux yeux.

Soudain Joubert leva la main pour arrêter le convoi près d'un petit calvaire dressé sur le bord de la route.

— C'est ici que nous avons retrouvé le corps de l'enfant, dit-il en se tournant vers Saint-Vérand.

Ce dernier mit pied à terre et s'approcha du petit monument de pierre.

— Qu'est-ce que cet endroit a de particulier ? demanda-t-il.

— On appelle cette croix la croix des Masques, elle est là depuis des temps immémoriaux. On raconte qu'elle a été posée ici, car sorciers et sorcières avaient choisi ce lieu pour y exercer leurs rites païens et dévoyés.

— Rassurez-moi, Joubert, vous ne croyez pas à ces fadaïses ?

— Bien sûr que non, mais certains ici y croient encore. C'est pour cela que les circonstances des meurtres ont échauffé les esprits. Des rumeurs ont commencé à se répandre...

— Bon, très bien, coupa Saint-Vérand, poursuivons notre route. Il n'y a rien à voir ici, la neige a effacé toute trace. Que l'un de vos hommes ramène Jean l'anguille chez lui et veille à ce qu'il reçoive quelques coups de bâton bien sentis. Quant à nous, allons jeter ces gredins au cachot et ensuite, vous nous montrerez les corps.

— Ou plutôt ce qu'il en reste, murmura Joubert en éperonnant son cheval.

Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent devant la porte d'Avignon, nommée ainsi car à l'époque où la ville était encore ceinturée de puissants remparts, s'y trouvait une porte massive qui contrôlait l'accès à la cité pour les voyageurs venant d'Avignon. Les épaisses murailles, hautes

d'une dizaine de mètres, avaient été abattues peu après la Révolution.

Une jolie rivière, au flot limpide, coulait sous un voile vapoureux né de la différence de température entre l'eau et l'air, avant de disparaître sous le tablier du large pont permettant d'accéder à la cité.

Les berges étaient bordées de peupliers plantés au lendemain de la Révolution. Les arbres avaient bien profité du climat chaud et humide du nouveau département et avaient déjà atteint une taille respectable.

En voyant arriver les uniformes bleu et blanc, l'employé à la barrière, un petit homme maigre dont le dos était déformé par une grosse bosse, releva la poutre qui barrait le passage et permettait, accessoirement, d'arrêter les marchands pour collecter l'octroi et les autres droits de douane.

Une nouvelle fois, Joubert commanda l'arrêt. Il distribua ses ordres et la colonne se sépara. Le sergent Zaino prit sans ménagement Jean l'anguille en croupe et repartit vers le village du Thor. Le gendarme qui transportait le cadavre du fils Clézardin se dirigea vers l'hôpital, quant au reste de la troupe, il s'engagea dans la Grand-Rue, qui n'avait d'ailleurs de grand que le nom, et qui conduisait à la prison municipale.

Au sol, une épaisse couche de paille, destinée à produire du fumier grâce aux déjections des bêtes et aux détritrus ménagers déversés par les L'Islois directement devant leur porte, avait empêché la neige d'adhérer. Il en résultait une sorte de bouillie qui dégageait une odeur acide très désagréable.

Midi sonna au clocher de l'église.

C'était l'heure où les nombreuses usines de la ville débauchaient leurs employés qui rentraient chez eux pour manger la soupe au lard ou les truites de la rivière, qui mitonnaient

sur les gros poêles à bois. Dans la rue où les L'Islois se pressaient, les odeurs de cuisine se mêlaient à celle moins suave de la paille en décomposition.

Le cortège des prisonniers traçait un sillon dans cette foule compacte, qui s'écartait puis se refermait sur son passage.

Le bruit qu'une bande d'assassins avait été capturée s'était déjà répandu comme une traînée de poudre. Pas le moins du monde émues par la jeunesse des prisonniers, quelques femmes commencèrent à les insulter, l'une d'elles tenta d'en frapper un avec son battoir à linge. Une autre lança une pierre qui manqua de peu sa cible, mais atteint le flanc du cheval de l'un des gendarmes, qui fit un écart. Peu à peu le mouvement de colère contre ces voyous qui semaient la terreur depuis des mois gagna la rue, à tel point que les hommes de Joubert durent interposer leurs montures entre la populace et les gredins.

Deux gardes en faction devant la mairie, dont les caves faisaient office de prison, vinrent prêter main-forte à leurs collègues, et finalement la vague retomba aussi vite qu'elle avait pris naissance.

Les prisonniers furent jetés en cellule, à leur plus grand soulagement, bien que la sécurité relative de ce cachot ne fût, à coup sûr, que leur premier pas vers la guillotine.

— Nous reviendrons les interroger plus tard, pour l'instant j'aimerais voir les deux victimes, dit Saint-Vérand.

Joubert acquiesça en éperonnant sa monture qui piaffa. Il s'engagea dans une ruelle encore plus étroite que la Grand-Rue et fit signe aux deux policiers parisiens de le suivre.

Quelques minutes plus tard, les trois cavaliers pénétraient dans la cour de l'hôpital Dieu par un grand portail en fer forgé, surmonté d'une étoile à huit branches posée sur un cœur.

Saint-Vérand, Passe-partout et Joubert mirent pied à terre. Après avoir attaché leurs chevaux à de gros anneaux scellés dans le mur et récupéré leurs fontes de cuir, ils se dirigèrent vers un bâtiment carré au fond de la cour. Ils passèrent devant une fontaine de pierre blanche dont l'eau était figée par le gel.

Une religieuse bien en chair, dont le visage replet virait au rouge à cause du froid mordant de cette journée, vint à leur rencontre. Elle affichait un grand sourire qui contrastait avec l'austérité de son habit noir et blanc.

— Quel temps, mon petit Joubert ! dit-elle sur un ton amical au gendarme qui se racla la gorge, un peu mal à l'aise à cause de cette marque de familiarité.

— Bonjour, sœur Marie, je vous présente le capitaine François Saint-Vérand, commissaire de la nouvelle police parisienne, et son adjoint, le capitaine Hubert de Clavière. Ils... nous désirerions voir les corps, s'il vous plaît. Il parlait sur un ton un peu plus autoritaire que nécessaire pour affirmer son importance devant les deux visiteurs.

La grosse femme sourit.

— Venez, messieurs, ne restez pas ainsi dans le froid au risque d'attraper une fluxion de poitrine.

Elle les conduisit vers l'infirmierie où régnait une bonne chaleur, dispensée par un gros poêle cylindrique en fonte, surmonté d'un couvercle de laiton. Les murs, couleur vert pomme, étaient tapissés d'étagères chargées de bocaux contenant des médications dont les noms étaient calligraphiés sur des étiquettes jaunies par le temps. Au centre de la grande pièce trônait une paillasse encombrée de tubes à essai, de mortiers et d'instruments nécessaires à la réalisation des potions curatives.

Les deux policiers ouvrirent leurs manteaux et ôtèrent leurs chapeaux. Joubert aperçut enfin la physionomie des

deux hommes. Il fut presque déçu de découvrir deux hommes à l'allure finalement assez banale, lui qui s'attendait à des faciès cruels et endurcis, voire à quelques balafres. C'eût été la moindre des choses pour de tels guerriers qui avaient suivi Bonaparte dans toutes ses campagnes et survécu à Austerlitz. Du coup, le gendarme reprit confiance en lui.

François Saint-Vérand était âgé d'une quarantaine d'années. Il n'avait rien du soudard sanguinaire. Son visage pointu, encadré par de larges favoris aussi noirs que sa chevelure ébouriffée, lui donnait même des airs de dandy.

Hubert de Clavière était plus grand et plus élancé que son compagnon. Maigre de visage, son nez fin et crochu, son œil noir et ses lèvres fines soulignaient son allure aristocratique. Son front qui commençait à se dégarnir annonçait la quarantaine déjà entamée.

La nonne semblait intriguée par Passe-partout qu'elle dévisageait depuis un instant.

— J'ai connu, avant la Révolution, un Jean-Robert de Clavière en Bourgogne, dit-elle finalement.

Passe-partout s'inclina, une main sur le cœur.

— Mon illustre géniteur.

— Oui, je me souviens que le pauvre homme m'avait parlé d'un rejeton qui avait une grande passion pour l'alcool, le jeu et la chair. Il fit même partie de ces Incroyables qui sévissaient dans les années du Consulat, dit-elle en fronçant les sourcils.

Passe-partout s'inclina une nouvelle fois, la main toujours sur le cœur avec un large sourire.

— Mon illustre personne, ma sœur.

— Votre père était un homme d'honneur, fidèle à sa famille et au roi...

— Ma sœur ! l'interrompit rudement Joubert, mal à l'aise avec le sujet.

À l'heure de la Terreur, la ville avait en effet opté pour le fédéralisme, contrairement à une bonne partie du département. Il en avait résulté de nombreuses échauffourées, embuscades et batailles rangées qu'il avait eu à contenir en tant qu'officier de la Garde nationale. C'était une période noire pour L'Isle dont les plaies n'étaient pas encore totalement refermées.

Un peu vexée, la religieuse tourna les talons sans un regard pour le gendarme.

— Suivez-moi, messieurs, je vous conduis à la morgue.

Les trois hommes s'engouffrèrent à sa suite dans un escalier sombre qui plongeait vers les sous-sols de l'hôpital. Des grassets à huile suspendus à intervalles réguliers permettaient tout juste de voir où l'on posait les pieds en projetant une petite tache orangée vacillante sur les marches de pierre blanche. Une forte odeur d'humidité montait des entrailles du bâtiment.

Ils débouchèrent dans une sorte de grande salle voûtée au sol recouvert de faïence blanche et noire. L'endroit était éclairé par une dizaine de lampes d'Argand qui laissaient échapper des fumerolles grasses dessinant des arabesques de suie sur les murs de pierre calcaire. Au plafond, un grand lustre dispensait une lumière plus forte qui permettait aux religieuses de Saint-Joseph de préparer les corps des défunts avant l'inhumation.

Contre un mur, quatre cercueils étaient dressés, attendant leurs futurs occupants. Une bière plus petite et déjà scellée était posée sur des tréteaux, prête à être enlevée.

Quatre tables en fer, avec des plateaux en faïence blanche, occupaient le centre de cette salle qui mesurait une bonne soixantaine de mètres carrés. Sur deux des tables reposaient des corps recouverts d'un drap de grosse toile. L'un d'eux était celui de Clézardin, et l'autre celui de l'abbé Raphaël,

ancien aumônier des armées de Napoléon, en charge de la paroisse de L'Isle depuis son départ des troupes, deux ans plus tôt.

— Il n'y a que ces deux corps ? demanda Saint-Vérand, surpris.

La religieuse hocha la tête et désigna du doigt le petit cercueil sur les tréteaux.

— Le corps de l'enfant était trop abîmé et la putréfaction trop avancée. Nous avons dû le mettre en bière, il allait d'ailleurs partir. Les employés municipaux doivent venir le prendre d'un moment à l'autre.

— Désolé, ma sœur, mais nous allons devoir l'examiner. Il va falloir rouvrir le cercueil.

La religieuse écarquilla les yeux et se signa.

— Mais vous n'y pensez pas ?

— Il le faut, dit Joubert qui n'était pas très chaud lui non plus pour ce genre d'examen.

— Qui a payé le cercueil ? Je croyais que personne n'avait pu identifier le corps, demanda Saint-Vérand.

La nonne secoua la tête.

— Nous n'en savons rien. Une enveloppe contenant un billet demandant de prendre soin du défunt et l'argent nécessaire à l'achat d'un cercueil et d'une messe ont été déposés de manière anonyme aux services administratifs.

— Puis-je voir cette lettre, ma sœur ? demanda Saint-Vérand.

— Bien sûr, je vais vous la chercher immédiatement.

Les trois hommes restèrent seuls dans le silence pesant de la morgue, à peine troublé par le souffle tout juste perceptible des lampes d'Argand.

Passe-partout se dirigea vers la table mortuaire occupée par le corps de l'abbé. Lentement il descendit le drap et le visage bouffi du mort apparut. La peau était déjà tendue,

le teint livide tournait au bleu pâle. L'homme recula de quelques pas pour mieux contempler la dépouille allongée devant lui.

— Ah l'abbé, l'abbé, avoir vécu tant de batailles épiques, échappé tant de fois à la mitraille ennemie, enterré tant de tes camarades pour venir te faire homicider ici, dans un pays de pêcheurs de poissons, tu avoueras tout de même que le destin t'a joué là un drôle de tour !

Il tira de la poche intérieure de sa veste une flasque d'eau-de-vie qu'il porta à ses lèvres. Après en avoir avalé une bonne rasade, il la tendit à Saint-Vérand qui la leva au-dessus de sa tête.

— À ta santé, l'abbé, mon vieux camarade. Tu peux me croire, la tête de celui qui a fait ça roulera bientôt dans le panier.

Il avala à son tour une large goulée et tendit la flasque à Joubert qui la refusa.

— Allons, Joubert, faites honneur à ce brave qui a suivi son Empereur sur tous les champs de bataille, dit Passe-partout sur un ton qui ne souffrait pas d'objection.

Le gendarme s'exécuta. Le liquide clair lui brûla la trachée. Il faillit s'étouffer. Jamais il n'avait goûté à un tel vitriol.

Passe-partout éclata de rire.

— Le meilleur remède contre le choléra, mon ami.

Il posa les fontes qu'il portait toujours à l'épaule sur la table mortuaire voisine de celle de l'abbé. Il en ouvrit le rabat de cuir fauve et en sortit une petite trousse de cuir noir qu'il déplia. Elle contenait des outils de chirurgie.

— Bien, messieurs. À présent, veuillez me laisser, j'ai beaucoup de travail en perspective.

— Je vous conduis chez ma sœur si vous le désirez, capitaine, proposa Joubert qui n'avait pas envie d'assister à

l'autopsie. Vous pourrez ainsi prendre vos quartiers. Vous reviendrez chercher votre ami plus tard, ce n'est pas très loin à pied. Mais tout d'abord, commençons par mettre vos chevaux en pension chez le maréchal-ferrant.

En repassant par la pharmacie, ils tombèrent sur sœur Marie qui tendit un pli au policier.

— Voici la lettre qu'on nous a remise, mais pour l'argent...

— Ne vous inquiétez pas de cela, ma sœur, répondit Saint-Vérand. Par contre, je garde la lettre. Ah, et je vous déconseille la morgue tant que mon adjoint n'a pas terminé son travail.